

E X A M E N
D E L A D O C T R I N E
D' H I P P O C R A T E,

Sur la Nature des Êtres animés, sur le
Principe du mouvement & de la vie,
sur les Périodes de la vie humaine.

Pour servir à l'Histoire du Magnétisme animal.

PAR M. ELIE DE LA POTERIE,
Docteur Régent de la Faculté & Membre de
la Société Royale de Médecine, ancien Ins-
pecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume,
premier Médecin de la Marine au Département
de Brest.



Chez GASTELIER, Libraire,
Parvis Notre - Dame, N^o. 15.

M. DCC. LXXXV.

Avec approbation.

1785

WOOD LIBRARY

Accession No.

W0
391
E43
1785
KB



EXAMEN

DE LA DOCTRINE

D'HIPPOCRATE,

Sur la nature des Êtres animés , sur le Principe du mouvement & de la vie , sur les Périodes de la vie humaine.

L'Ambition de s'instruire, d'étendre la sphere de ses talens, est la plus légitime, &, sans doute, la plus naturelle à l'homme.

Seul entre les animaux qui sont susceptibles de recevoir quelque éducation, l'homme est capable de réfléchir, de s'éclairer par l'expérience; seul, il a pu être assujetti à ce désir impérieux, qui, sous le nom de curiosité, le conduit dans le sanctuaire des arts, qui, sous le titre d'une

A

noble émulation, lui fait un devoir d'exceller dans l'état qu'il a embrassé. Ce désir auquel les institutions qui ont civilisé le genre humain, les loix qui le gouvernent, les arts dont il s'enorgueillit, doivent leur origine, est le feu sacré qui, répandu dans les diverses parties des sociétés humaines, leur donne le mouvement & la vie.

De toutes les professions que l'homme peut exercer, pour se rendre utile à ses semblables & s'environner de leur estime, il n'en est aucune qui exige autant que la profession du Médecin, que celui qui s'y consacre, réunisse à un zèle infatigable l'amour des sciences, & que l'intérêt si puissant de l'humanité, l'instruise de jeune âge, à en supporter tous les travaux.

Destiné à secourir des hommes qu'il n'a été possible de civiliser, qu'en leur donnant une éducation propre à les affaiblir, qui conservent à peine quelques traces de leur caractère primitif, au mi-

lieu des causes d'épuisement ou de destruction auxquelles ils sont exposés, qui n'existent pour la plupart que dans un état de maladie; quels conseils le Médecin leur donnera-t-il, s'il ne connoît pas la nature de ces êtres, s'il ignore quelles sont les loix auxquelles leur tempérament obéit dans l'état physique, comme dans l'état moral?

Par quels moyens suspendra-t-il les défordres qui naissent dans leur constitution, s'il n'a pas acquis des notions précises sur l'action des substances que l'on emploie comme remède, action qui dépend de leur texture, & dont traite l'Histoire naturelle & la Botanique, de leurs principes & que la Chimie reconnoît par l'analyse; action qui ne s'exerce pas seulement sur les fonctions physiques, mais qui change & modifie la pensée.

Quel fil le guidera dans le labyrinthe de la Médecine pratique, s'il n'a pas observé ce qui constitue l'état de force de l'homme, par quelles nuances il s'affoiblit, à quel degré d'affoiblissement existe

l'état de maladie; s'il ne sçait pas distinguer dans chaque espece de maladie, les symptômes qui la caractérisent, la marche qui lui est propre, la maniere dont elle doit se terminer suivant le progrès qu'elle a eu, & la constitution de chaque individu ?

Enfin comment fera-t-il renaître l'état de force, de vigueur, de santé, si l'esprit d'observation ne lui a pas appris à reconnoître quels sont les moyens de suppléer chez le malade qui le consulte, aux forces naturelles qui lui manquent; s'il n'a pas acquis par l'expérience, le pouvoir de rappeler le principe de la vie à des oscillations régulières ?

Combien cette science est vaste ! quelles erreurs ont dû se répandre sur des questions si abstraites, & par quel moyen reconnoitra-t-on le système de la nature; dans quelle autre profession rencontre-t-on de pareils travaux à soutenir, de si grandes difficultés à vaincre; quel Médecin osera entreprendre de parcourir une carrière si étendue ?

Vingt siècles de recherches, les découvertes les plus importantes, n'ont point suffi pour perfectionner la Médecine pratique. On ne voit point sans étonnement combien la marche de l'esprit humain si rapide toutes les fois qu'il ne s'agit que de concevoir ou de juger, devient lente, lorsqu'il est forcé de suivre les traces de l'observation; avec quelle opiniâtreté la nature avare de ses secrets les recèle dans son sein, lorsqu'on ne lui fait pas violence.

Tel est le sort des Sciences les plus utiles à l'humanité; on use de leurs bienfaits: tout y paroît simple; à peine soupçonne-t-on par quels efforts l'édifice de ces Sciences s'est élevé.

L'histoire de la Médecine pratique, lorsqu'on la distingue de l'empirisme, & qu'on la considère comme un art qui doit avoir ses loix, ne remonte point au-delà du siècle d'Hippocrate, qui naquit dans l'île de Cos, l'an du monde

trois mille cinq cens, trente années avant la guerre du Peloponèse, environ trois cens cinquante-six ans avant l'époque de l'Ere Chrétienne.

Je ne rappellerai point ici le premier âge de cette Science, qui fut celui des sociétés humaines, cet âge où les hommes incapables de réfléchir sur leurs besoins, qui ne s'étendoient pas au delà du soin de leur propre conservation, durent regarder comme un être tutélaire, d'un ordre infiniment supérieur, en quelque sorte d'un caractère divin, celui qui faisant le premier l'essai de sa pensée, leur apprit à connoître des besoins nouveaux, leur indiqua les moyens de les satisfaire, & réussit à les gouverner par des bienfaits. Apollon découvrant quelques propriétés des plantes, dont les effets furent salutaires dans le traitement des maladies, devint le Dieu de la Médecine : il fût en même temps le Dieu de la lumière.

Je n'examinerai point les événemens du second âge de cette Science, ses pro-

grès lents pendant une longue suite de siècles. Les premières notions de l'art de guérir, ces notions si simples qu'on ne peut envisager que comme un germe qui étoit confié à l'industrielle activité des hommes, dûrent sans doute exciter leur reconnaissance; mais à quels efforts cette première découverte les a-t-elle assujettis? quels avantages compenseront les travaux auxquels ils se sont condamnés eux-mêmes?

Je vois dès ce second âge de la Médecine, le genre humain livré à l'espoir de prolonger le cours de la vie, en découvrant des remèdes plus sûrs, s'égarer dans cette route qu'il n'a point encore abandonnée.

Je vois des hommes téméraires méconnoître l'impuissance où ils étoient d'interroger la nature, suivre sans guide une indiscrete curiosité; interpréter au hasard ses loix qu'elle ne communique qu'au génie, & supposer qu'il est possible de conquérir ses secrets, qui ne sont accessibles qu'à l'observation lente & à l'amour du travail.

Je vois l'esprit philosophique naître en même-temps que l'esprit de découverte, parcourir avec lui l'espace des siècles, le poursuivre dans toutes ses recherches, opposer constamment l'empirisme à une théorie sage, les systèmes à l'expérience, & toujours combattre, ou déguiser sous l'emblème des fables, la vérité qu'il ne cesse d'annoncer aux hommes.

Tous les Voyageurs retrouvent cet état d'incertitude de l'art de guérir, qui caractérise le second âge de la Médecine, chez les peuples Sauvages ; parmi les nations qui ont renoncé aux institutions de la Société, qui ne conservent aucuns vestiges des mœurs anciennes, & qui se précipitent vers leur ruine ; au milieu de ces contrées immenses de l'Orient, qu'un pareil destin à replongées depuis si long-temps dans la barbarie. Parmi ces Peuples, ceux qui n'ont point cultivé les Arts de l'imagination, la poésie, par exemple, n'élèvent point des Autels aux hommes, qui, sous le titre d'Empiriques, d'Astrologues, de Devins ou de

Sorciers, leur indiquent sans art, comme sans méthode, les moyens de guérison qu'ils doivent employer dans leurs maladies; loin qu'ils leur rendent de pareils honneurs, ces Peuples les désignent au contraire, sous la dénomination toujours injurieuse de magiciens, c'est-à-dire d'êtres mal-faisants, parce que c'est un sentiment naturel à tous les hommes, de désirer que les Sciences les plus utiles, & dont ils attendent le plus d'avantages, admettent des principes ou des méthodes qui en rendent l'application générale, qu'elles soient astreintes à des loix qui garantissent l'empire que ces Sciences ont sur la paix & le bonheur des Sociétés humaines.

Je ne discuterai point s'il a existé une science théorique de la Médecine pratique, qui soit antérieure au siècle d'Hippocrate, que je regarde comme le troisième âge de la Médecine, & à quelle époque cette Science a été créée; question sans doute très importante, mais sur laquelle on ne peut que présenter quelques réflexions.

Si l'on considère que la doctrine d'Hippocrate embrasse toutes les parties de l'art de guérir, la Chirurgie même, qu'elle est infiniment simple dans la partie du traitement des maladies, qu'elle ne s'étend point au delà de l'expérience; on jugera que cette Doctrine réunit le plus grand nombre des découvertes qui avoient été faites avant le siècle d'Hippocrate; qu'elle n'a pu s'élever que sur les ruines des systèmes qui l'avoient précédée. Telle est en effet la marche invariable de l'esprit humain, qu'il doit avoir été long-temps séduit par l'appareil & le luxe des sciences, avant d'admettre les notions simples de l'observation, avant qu'il soit possible de le rappeler à la vérité.

Hippocrate dit lui-même qu'il s'étoit instruit par de fréquens voyages. Il avoit donc pu comparer dans le commerce des Savans les différentes opinions qui régnoient sur la Médecine pratique. Dans les Temples il avoit recueilli les observations de guérisons opérées, les formu-

les de remèdes qui y étoient conservées avec soin. Enfin, sa famille s'étant consacrée à la Médecine depuis Esculape qui en étoit le Chef, les principes de cette Science lui avoient été transmis par la tradition qui sans doute est l'instruction la plus sûre. Hippocrate n'est donc pas le créateur de la science de la Médecine, elle existoit plusieurs siècles avant lui; mais ses ouvrages étant les plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous, il en est regardé comme le Père, c'est-à-dire, comme le premier Législateur de cet Art.

Une seconde considération se tire, de ce que les ouvrages d'Hippocrate n'ont point pénétré dans plusieurs contrées telles que la Chine, où l'on fait non-seulement que la Médecine est cultivée avec le plus grand succès, mais encore qu'elle se perd dans l'antiquité la plus reculée.

Quelle que soit la diversité des opinions sur cette question, je ne remonterai point dans les recherches que je me propose de faire au delà du siècle d'Hippocrate.

Je regarde ce siècle comme le troisième âge, ou l'âge de maturité de la Médecine pratique ; c'est-à-dire, comme l'époque à laquelle l'art de guérir avoit été dégagé de tous les systèmes par Hippocrate lui-même, n'étoit fondé que sur l'expérience, réunissoit une théorie assez exacte pour le guider, & dès-lors avoit acquis le plus grand degré de certitude auquel cet art puisse s'élever.

Je me propose d'examiner quelle étoit à cette époque du siècle d'Hippocrate, la Doctrine généralement admise sur la nature des Êtres animés, sur le Principe du mouvement & de la vie, sur les Périodes de la vie humaine.

Ces questions embrassent la science de l'homme, que la plupart des ouvrages philosophiques n'ont observé que sous quelques rapports, qu'Hippocrate envisage dans son existence entière.

L'examen de ces questions devient

d'autant plus important, que les Savans font occupés depuis quelque temps de la recherche du principe du mouvement & de la vie dans les êtres animés ; principe qui a paru à quelques-uns être un fluide généralement répandu dans l'Univers, & dont ils pensent qu'il est possible de diriger l'action sur les fonctions de l'économie animale. Quel a donc été le pouvoir de la Philosophie, si dans l'espace de quelques années, elle a pu reconnoître le systême de la nature entière ; quel a été le progrès des lumieres, s'il ne reste aux Savans d'autre but de leurs travaux, que de soumettre à des expériences, l'agent qui donne le mouvement à toutes choses ?

Je ne me suis point dissimulé toutes les difficultés de cet examen qui exige une connoissance très-réfléchie, non-seulement de la doctrine d'Hippocrate, mais encore des découvertes les plus importantes qui ont été faites depuis lui, sur la physique des êtres animés.

Combien il seroit à souhaiter qu'un Médecin qui auroit déjà fixé l'attention du public , entreprît de traiter dans toute son étendue un pareil sujet , qu'il essayât de rappeler la pratique de la Médecine à la doctrine d'Hippocrate, aux vérités de l'observation ! quels services il rendroit à l'humanité dans ce siècle où toutes les méthodes de traitement naissent, s'élevent à la célébrité, se combattent les unes les autres, & retombent dans l'oubli ; où les Médecins & les malades également égarés par l'esprit philosophique, ne savent, les uns quelle doctrine ils doivent admettre, les autres, à quels secours ils peuvent se livrer.

Hippocrate a rassemblé dans un même Code, la théorie simple qui doit guider la Médecine dans sa pratique, les regles de conduite, le régime, les loix de traitement qui doivent gouverner l'homme dans l'état de maladie. Soit que le malade succombe à ses destins, soit qu'il doive être rappelé à la

vie , ces loix feront immuables : elles feront simples, éternelles comme l'expérience qui les a dictées.

Qu'est-ce que la Nature des Êtres animés ? Quel est le Principe du mouvement & de la vie ?

Premier
Problème de
la Doctrine
d'Hippocrate.

Tel est le premier objet des recherches d'Hippocrate , le plus important sans doute , celui auquel il est rappelé le plus fréquemment dans ses écrits.

» La nature des êtres animés , n'est suivant Hippocrate , que leur existence même , qui suppose la réunion & le concours de toutes les conditions requises pour que la vie soit active & durable.

» Elle suffit seule à ces êtres , pour toutes choses , & leur tient lieu de tout : elle fait d'elle-même tout ce qui leur est nécessaire , sans avoir besoin qu'on le lui enseigne , sans l'avoir appris de personne : elle attire ce qui convient à chaque espèce , le retient ,

» le prépare ou le change, & rejette
 » tout ce qui est nuisible ou superflu, en
 » raison du penchant par lequel cha-
 » que chose se joint à ce qui a du rapport
 » avec elle, ou s'éloigne de ce qui lui
 » est contraire, en raison de l'affinité qui
 » regne entre toutes les parties du corps
 » humain, & qui fait que le bien & le
 » mal qu'elles éprouvent, réagit sur toutes
 » selon la grande maxime que tout con-
 » court, tout consent, tout conspire
 » dans l'économie animale.

» Elle n'opere rien par elle-même,
 » mais par le moyen des facultés qui
 » lui sont subordonnées, & qui admi-
 » nistrent tout : il y a, dit Hippocrate,
 » une seule faculté, & il y en a plus
 » d'une. Ce sont les facultés qui font
 » passer le sang, les esprits, la chaleur
 » dans les parties.

» C'est la faculté qui nourrit, & qui
 » donne l'accroissement & la vie à toutes
 » choses. »

Tel est, d'après la doctrine d'Hippo-
 crate,

trate, la définition des êtres animés, définition si sublime, qu'on peut dire que l'esprit humain ne sauroit la concevoir.

Hippocrate, ce premier Législateur de l'art de guérir, n'a-t-il donc été qu'un oracle ? *il y a, dit-il, une seule faculté, & il y en a plus d'une* ; quelle est cette énigme, à qu'elle époque, & quel Médecin se flattera de l'expliquer ?

Sans doute cette théorie sur la nature des êtres animés, qui est jettée en quelque sorte au hasard dans les écrits d'Hippocrate, & que je rassemble en quelques lignes ; cette théorie si abstraite, n'offre au premier aspect que des problèmes qu'il est impossible de résoudre : sans doute, les Médecins qui d'âge en âge, ont annoncé dans leurs ouvrages, qu'il falloit consulter la Nature en toutes choses, étoient dans l'impuissance de la prendre pour guide. Cet enthousiasme de leur part, ce cri de ralliement de tous les hommes qui s'associoient à l'art de guérir, n'a été pendant une longue suite de siècles, que le sentiment de

vénération qu'inspiroit le nom d'Hippocrate, & qui s'étendoit jusqu'à sa Doctrine.

Mais si l'on rapproche dans un même tableau les connoissances dont la physique s'est enrichie par vingt siècles de recherches & de travaux, alors on juge combien la doctrine d'Hippocrate, sur la nature des êtres animés, sur le principe du mouvement & de la vie, est profonde, combien elle est simple; chaque découverte devient un trait de lumière qui affoiblit par degrés, qui dissipe enfin les nuages dont elle étoit environnée.

J'interroge sur la première partie de cette définition, les Auteurs qui ont traité de l'Anatomie raisonnée.

Winslow puisant dans Bartholin & dans Riolan, toutes les connoissances qu'on avoit acquises avant lui sur l'Anatomie, & donnant lui-même les descriptions les plus exactes des parties solides du corps humain, a développé quelle doit être leur situation respective, pour que le mouvement puisse être établi dans

la machine humaine, pour qu'il ne se suspende point. Boerhaave né devant qu'à son génie le plus grand nombre des découvertes qu'il a faites sur la physique des êtres animés, a examiné quelle doit être la qualité des fluides, pour que chacun remplisse les fonctions auxquelles il est destiné; quelle est cette tendance des humeurs à s'échapper vers la circonférence de leurs vaisseaux; par quelle pouvoir la réaction des solides les contient; quelles sont les loix d'après lesquelles le mouvement alternatif de systole & de diastole du cœur concourt à établir la vie par sa perpétuité, l'état de santé & de force par sa régularité, par son développement.

Le Médecin qui a médité les ouvrages de Winslow & de Boerhaave, les seuls que je cite, doit donc savoir par les connoissances qu'il acquiert sur l'Anatomie raisonnée, ce que c'est que l'existence des êtres animés, quelles sont les conditions requises pour que la vie soit durable, pour qu'en même temps elle soit active,

Les expériences du Baron d'Haller sur l'irritabilité de la fibre, considérée comme principe de la sensibilité physique ; les observations anatomiques de Théophile de Bordeu, sur la structure des corps glanduleux, ont fait voir qu'il existe des sphincters nerveux à l'orifice des plus petits vaisseaux qu'ils sont susceptibles d'une érection spontanée par le contact de liqueurs analogues à celles qui y sont filtrées ; que ces sphincters éprouvent un état de contraction ou de spasme également spontané par l'abord de fluides qui leur sont étrangers. Ainsi dans l'état naturel la lymphe, la bile, la salive, & en général toutes les humeurs du corps humain ne sont admises que dans les organes qui sont destinés à la sécrétion de chacune de ces humeurs. D'après les expériences de chimie on sait que tous les fluides sont soumis à un mouvement intestin qu'on ne distingue point de celui de la fermentation dans les fluides qui sont hé-

térogenes ; que ses effets sont de les décomposer, de former de leurs débris, & par de nouvelles combinaisons, des liqueurs qui n'existoient point auparavant ; que les fluides contractent des qualités différentes, suivant que le degré de la fermentation a été plus ou moins accéléré. Ainsi la bile, la lymphe, la salive, & en général toutes les humeurs du corps humain sont le produit d'un mouvement intestin ou de fermentation qui ne se suspend dans aucun instant de la vie, mais dont les effets peuvent varier, puisqu'il est certain par les observations de Médecine, que ces humeurs approchent plus ou moins du caractère animal, qu'elles sont propres à remplir les fonctions qui leur sont assignées, ou qu'elles y portent le désordre, suivant que le mouvement de fermentation qu'elles subissent, est plus ou moins régulier. D'après ces découvertes on explique quel est le mécanisme des sécrétions qui se font dans le corps humain ; comment elles dépendent de l'organisation des êtres

animés, & sont subordonnées à la qualité primitive de leurs humeurs ; c'est-à-dire, par quel pouvoir la Nature elle-même attire ce qui convient à chaque espèce, le retient, le prépare ou le change, & rejette ce qui est nuisible ou superflu.

D'après la même théorie & les tables des rapports chimiques, on fait que tous les fluides sont soumis dans le mouvement de fermentation qu'ils éprouvent, aux loix de l'attraction qui s'exerce en raison directe de l'homogénéité de leurs surfaces & de leur pesanteur spécifique, en raison inverse de leurs distances. Ainsi les globules du sang, de la lymphe, de la bile, de la salive, & en général de toutes les humeurs du corps humain, tendent à se réunir entr'eux par leurs surfaces homogènes, à se défunir de tous autres fluides. Tel est le penchant par lequel chaque chose se joint dans l'économie animale, à ce qui a du rapport avec elle, & se dégage de ce qui lui est contraire.

Avant qu'on eut découvert les diffé-

rens moyens de correspondance, les loix de la sympathie qui existe dans l'économie animale, il étoit impossible d'expliquer quelle est l'affinité qui regne entre les différentes parties du corps humain.

Servet & ensuite Hurvey ont démontré la circulation du sang & des humeurs par des expériences qu'on ne conteste plus.

Les effets du mercure introduit dans les pores aspirans de la peau, le microscope, les observations de Sanctorius sur l'insensible transpiration, ont fait voir que les êtres animés sont perméables, qu'il n'y a aucun viscere, dont les émanations continuelles ne se répandent sur d'autres viscères.

Théophile de Bordeu a développé l'organisation jusqu'alors inconnue du corps muqueux, & a prouvé qu'il n'y a aucun organe, aucune fibre de chaque organe, qui ne soit réuni à un autre organe, à une autre fibre, par un tissu réticulaire dont toutes les cellules communiquent entr'elles.

Willis dans son traité du cerveau, Rega dans celui de la sympathie, Boerhaave dans son traité particulier des nerfs, ont fait connoître tous les moyens de communication que les nerfs établissent entre les organes, & ont constaté par des expériences curieuses quelle est l'incroyable mobilité de la fibre nerveuse.

Tel est le degré de lumière que ces découvertes si importantes répandent sur l'économie animale, que les Médecins en apperçoivent tous les mouvemens, même ceux qui établissent la correspondance la plus intime entre l'état physique & moral de l'homme.

Ainsi la fièvre, son développement, la marche plus ou moins rapide des symptômes qui l'accompagnent, ne sont qu'un effet simple & nécessaire qui dépend de ce que le mouvement de circulation des humeurs a été accéléré par quelque cause que ce soit.

L'impression que les miasmes putrides, pestilentiels, méphitiques répandus dans

l'atmosphère est capable de produire , qui peut affecter en même temps un grand nombre d'individus , qui le plus souvent est le principe des maladies épidémiques , s'explique par la perméabilité des corps.

Les métastases si fréquentes qui terminent subitement la maladie d'un viscère affecté , auxquelles succède fréquemment une maladie plus grave de quelque autre viscère , n'ont besoin pour s'opérer , que de la communication qui existe entre tous les organes par le moyen du tissu cellulaire.

Le système général de l'homme moral , le mécanisme des passions , les oscillations plus ou moins régulières qui existent entre la pensée & les appétits physiques , la rapidité avec laquelle les sensations de douleur ou de plaisir se propagent d'un organe à un autre organe , & occupent souvent toute l'économie animale , l'état de spasme & de convulsion s'expliquent d'après les connoissances de la structure du cerveau , de l'origine & de la distribution des nerfs.

Les Médecins ont donc acquis dans ce siècle les notions les plus précises sur l'affinité qui regne entre toutes les parties du corps humain, & qui fait que le bien & le mal qu'elles éprouvent réagit sur toutes, selon la grande maxime que tout consent, tout concourt, tout conspire dans l'économie animale.

J'interroge tous les Auteurs de Médecine, ceux de Physique sur la dernière partie de la définition qu'Hippocrate donne des êtres animés. Aucun, si l'on excepte l'école des Chimistes, n'a expliqué jusqu'ici, » comment la nature qui suffit seule à ces êtres » pour toutes choses, n'opere cependant » rien par elle-même ; comment il y a dans » l'économie animale une seule faculté, & » comment il y en a plus d'une ; quelle est la » faculté qui donne la vie & l'accroissement » à toutes choses. » Les Chimistes eux-mêmes, tels que Paracelse & Vanhelsmont, s'enveloppent dans une si grande obscurité, qu'il n'est pas moins difficile d'interpréter leur pensée que celle d'Hippocrate.

La découverte la plus importante qu'il fût possible de faire, seroit de reconnoître la faculté qui donne la vie & l'accroissement aux êtres animés. Combien ce sujet est étendu ! il exige qu'on compare les différens systêmes de la physique de l'Univers, qu'on développe le jeu des ressorts de l'économie animale, qu'on examine quelle est l'influence de la pensée, des affections de l'ame sur l'ordre plus ou moins régulier des fonctions. Je n'entreprendrai pas d'envisager dans tous ses rapports une pareille question, qui embrasse toutes les connoissances relatives à la science de l'homme. Mon objet est d'exposer les systêmes qui ont régné depuis le siècle d'Hippocrate, & dont l'effet a été d'obscurcir sa doctrine. Je réduirai ensuite cette question à quelques problèmes.

Tous les événemens de la Médecine pratique que l'on appelle autrement la Médecine clinique, ses progrès plus ou moins rapides, l'esprit de conjecture qui

y a régné dans tous les temps, l'état de barbarie & d'incertitude où elle est replongée dans ce siècle, toutes les révolutions en un mot auxquelles cette science a été exposée, ont dépendu de ce qu'on n'a pu soumettre jusqu'ici à aucune expérience, le principe du mouvement & de la vie dans les êtres animés.

Les Philosophes & les Médecins n'ayant d'autre guide dans leurs recherches que le raisonnement qui a dû les égarer, que l'observation dont il est le plus souvent difficile de suivre les traces, se sont partagés en trois sectes.

Doit-on croire d'après la doctrine de Boerhaave, que le cœur est le point qui jouit le premier du mouvement & le transmet à toutes les parties du corps humain; que l'état de santé & de force consiste dans l'équilibre, c'est-à-dire, dans la régularité des oscillations qui s'établissent entre l'action du cœur & la réaction des vaisseaux; que la vie naît dans le cœur & s'y éteint? Cette doctrine est

{ i.e. SECTE.
Doctrina de
Boerhaave.

celle que la plupart des facultés de Médecine de l'Europe ont admise. L'homme dans ce système n'est considéré que comme un être purement physique, comme une machine qui est composée de leviers, de ressorts, de poulies, & dans laquelle toutes les fonctions obéissent aux loix de la mécanique.

Doit-on supposer d'après la doctrine d'Hippocrate, que le cerveau a dû recevoir le mouvement, avant qu'il parvienne au cœur; que la pensée, les affections de l'âme sont le ressort de la vie; qu'il ne se fait dans l'économie animale aucun mouvement que par un acte de la volonté; que l'état de santé & de force consiste dans l'équilibre, c'est-à-dire dans la régularité des oscillations qui s'établissent entre l'action du cerveau & la réaction du cœur; que la vie naît & s'éteint dans le cerveau? Cette doctrine qui est celle de quelques facultés de Médecine de l'Europe, & qui se trouve développée dans la Nosologie de Sauvages, ouvrage qu'on ne peut citer qu'avec les plus grands

2e. SECTE. }
Doctrines
d'Hippocrate. }

éloges , a été suivie par des Médecins d'une très - grande réputation. L'homme dans ce système , jouit de toute la dignité de son être. Les oscillations qui existent entre la pensée ou les affections de l'âme , & l'état physique ou les fonctions de l'économie animale , constituent la vie elle-même , qui s'accroît , s'étend ou s'affoiblit suivant que ces oscillations sont plus ou moins régulières.

3e. SECTE.

Doctrine
des Philoso-
phes.

Doit-on croire d'après la doctrine du plus grand nombre des philosophes anciens , & de quelques chimistes , qu'au moment où l'organisation est formée dans l'embryon , le cerveau ne se donne point le mouvement à lui-même ; qu'il ne peut le recevoir que d'un agent qui est généralement répandu ; que l'état de santé & de force consiste dans l'équilibre , c'est-à-dire , dans la régularité des oscillations qui s'établissent entre cet agent & le système entier de l'économie animale ; que la vie naît & s'éteint au sein de l'univers ? Cette doctrine a été la base de la plupart des cultes religieux qui ont gouverné les

nations. L'homme dans ce systême ne pourroit être considéré que comme un atôme dans l'immensité des choses créées, comme un être dont la forme disparoît, lorsqu'il cesse d'avoir un mouvement qui lui soit propre. Plus puissant par sa constitution que tous les autres animaux, il seroit le plus foible par l'éducation qui l'auroit civilisé. Ce seroit un être passif qui n'auroit la liberté ni de penser ni de se mouvoir par lui-même, dont toutes les actions seroient subordonnées à son organisation, à son instinct, qui seroit entraîné dans le même tourbillon que tous les autres êtres animés, & obéiroit enfin aux loix générales de la nature.

Tous les systêmes que l'on reproche à la Médecine d'avoir créés sur l'existence de l'homme, sur les méthodes de traitement qui doivent le gouverner dans l'état de maladie, se rapportent à l'un de ceux que je viens d'exposer : ils ont été connus des philosophes les plus anciens : ils ont divisé dans tous les siècles les savants, sans qu'il ait été possible de faire

prévaloir l'un de ces systèmes sur l'autre. L'Anatomie dans les descriptions qu'elle donne du corps humain, ne s'éleve point jusqu'à ces questions sublimes, elle ne parle qu'aux sens. Lorsque la Physiologie explique les usages de chaque partie, qu'elle en développe les fonctions, elle ne parle qu'à l'imagination qu'elle séduit plutôt qu'elle ne cherche à l'éclairer.

Cependant des systèmes si opposés ont dû former des sectes & se combattre, livrer la Médecine à une théorie dans laquelle aucune vérité n'étoit généralement admise, & environner l'expérience de nuages impénétrables.

La découverte du principe du mouvement & de la vie seroit donc pour le progrès de la Médecine pratique, ce qu'a été la découverte de la bouffole pour le progrès de la navigation. Combien de fois a-t-on vu le pilote guidé par l'aimant conducteur, estimer avec précision la distance où il se trouvoit des écueils, & conserver dans la tempête une âme inébranlable. Telle seroit
la

la fermeté du Médecin dans les orages des maladies les plus aiguës, s'il savoit par quelles loix la nature établit & perpétue le mouvement, ou plutôt par quelles loix la nature est elle-même le mouvement & la vie des êtres animés. Combien l'action des substances qu'il emploie comme remède lui paroîtroit simple ! avec quelle certitude il estimeroit les degrés de la vie dans ces momens de crise où il est également dangereux de suspendre & de prodiguer des secours aux malades ! quelle seroit la confiance du Médecin dans le traitement des maladies les plus graves ; quelle seroit la supériorité de son art dans un nombre infini de cas, où il observe la marche de la maladie, plutôt qu'il n'ose la combattre !

L'intérêt le plus puissant, celui de l'humanité, invite les Médecins célèbres qui ont annoncé depuis quelque tems la découverte du principe du mouvement & de la vie, à rendre publique la théorie & la suite des observations sur lesquelles cette découverte est fondée.

Je ne sçais s'il est permis de se livrer à cet espoir. Cette théorie qu'Hippocrate renferme dans la définition qu'il donne des êtres animés, qui a exercé le génie des plus sçavans Médecins, embrasse toutes les connoissances qui appartiennent à l'art de guérir. Je la réduis aux problèmes suivans dont il s'agiroit de donner la solution, soit par des démonstrations géométriques, soit par des expériences qu'on ne contesteroit pas.

Premier
PROBLÈME.

Existe-t-il
un fluide
universel
qui donne
le mouve-
ment à tou-
tes choses ?

» Existe-t-il un fluide universel, un
» agent qui donne le mouvement à toutes
» choses, tel que la matiere subtile sui-
» vant le systême de Descartes? Ce fluide
» est-il généralement répandu, pénétre-
» t-il tous les corps, se réfléchit-il à la
» surface de ceux qui sont le plus com-
» pactes? Est-il l'esprit conservateur de
» l'univers? «

La plupart des Philosophes anciens ont admis l'existence d'un fluide universel. C'est, suivant l'expression d'Hippocrate,

la faculté qui donne le mouvement à toutes choses. » Tout est plein de cet esprit, a dit Virgile. « Ce que vous voyez, a dit Lucrece, ce qui nous donne le mouvement, n'est que cet esprit conservateur. »

Les Physiciens n'expliqueroient point sans l'existence de ce fluide tous les phénomènes qu'offre le spectacle de la Nature. Revoque-t-on en doute l'ordre immuable des saisons, quoiqué le principe d'action qui en rappelle les périodes constants, qui fait succéder le printemps aux rigueurs de l'hiver, qui rend aux fleurs les couleurs brillantes dont elles se parent, aux arbres leur verdure, à la Nature entière sa fécondité, ne puisse être soumis à aucune observation ?

Lorsque l'esprit qui anime l'univers s'éloigne d'un des hémisphères du globe que nous habitons, les ténèbres dont il va être environné, annoncent la révolution qui doit s'y faire dans tous les corps. Le mouvement général s'affaiblit, l'équilibre tend de toutes parts à se rom-

pre , le feu central s'exhale , & transforme en rosée les sucs des végétaux , la Nature dans cet hémisphère a cessé de veiller : elle éprouve un commencement de destruction qui n'est qu'un sommeil de quelques instans , qu'un état de repos , qui deviendrait la destruction de tous les êtres , si le même esprit ne leur rendoit avec la lumière , le principe d'action qui s'étoit éloigné d'eux.

Quel est cet empire du temps qui détruit tout , auquel ne résistent point ces masses énormes de rochers , qui pénètre dans les abymes de la terre & y calcine les mines de diamant , sinon l'influence d'un agent universel auquel tout est soumis ?

Les Médecins n'auroient point de notions exactes sur le mécanisme des sensations , si ce fluide n'existoit pas. Il leur seroit impossible d'expliquer comment se fait la vision , pourquoi le tact qui est le sens général , fait naître des idées différentes suivant l'organe sur lequel les objets extérieurs viennent se réfléchir ,

quelle est cette impression vive & rapide, cette sensation de feu qu'éprouvent les aveugles de naissance, lorsque par l'extraction de la cataracte ils jouissent tout-à-coup de la faculté de voir. Si dans l'état naturel ce fluide ne se manifeste par aucun moyen sur les organes des sens, c'est que les hommes les plus exercés à reconnoître leurs propres sensations, n'en reçoivent en effet aucune impression, parce qu'ils ont contracté l'habitude de vivre dans cet élément.

Je crois qu'il est permis d'indiquer sur ces questions un ouvrage qui a pour titre, *du Fluide électrique considéré comme agent général de la Nature*, dont le Comte de Treffan si avantageusement connu parmi les sçavans de son siècle, est auteur, & qui ne pourroit qu'ajouter un nouveau lustre à sa réputation, si cet ouvrage que sa famille conserve, étoit imprimé. On y trouveroit le plus grand nombre des expériences dont le public s'occupe depuis quelques années, telles que l'électricité appliquée au traitement

des maladies ; expériences qui avoient été faites il y a plus de trente années avec moins de précision sans doute, mais qui n'avoient opéré aucune guérison réelle & constante. Je citerois également & avec le même éloge un ouvrage connu de tous les Médecins, dont M. Barthés, ancien chancelier de l'université de Montpellier est auteur, & qui a pour titre « *de la Science de l'homme.* » L'un & l'autre pourroient réclamer la découverte d'un fluide universel dans lequel tous les corps sont plongés ; mais pourquoi s'approprieroient-ils une doctrine qui est celle de l'école de Sthaal, & que cette école elle-même a puisée dans l'ouvrage de Lucrece sur la nature des choses, ouvrage que l'on doit regarder comme le meilleur traité qui existe sur la physique de l'univers.

Quel Médecin s'élèvera à une réputation assez transcendante, pour rappeler les savans à des opinions qu'ils ont jugé n'avoir aucune réalité ?

» Les êtres animés, ceux qui sem-
» blent se mouvoir par leurs propres
» forces, les êtres qui jouissent de la
» vie, font-ils plongés dans l'océan de
» ce fluide universel? Les pénètre-t-
» il de toutes parts? Se combine-t-il
» avec les humeurs naturelles, comme
» on fait par les expériences de chimie,
» que le phlogistique est combiné dans
» tous les corps, qu'il ne peut s'en dé-
» gager qu'en opérant leur destruction
» avec la plus grande rapidité? Est-ce
» à ce fluide que le sang doit sa couleur,
» la lymphe la propriété qu'elle a de
» nourrir, la bile ses qualités savoneu-
» ses, toutes les humeurs le caractère
» animal? «

Deuxieme
PROBLÈME.

Démontre-
t-on l'action
d'un fluide
universel
sur les êtres
animés ?

Tous les auteurs anciens, sur-tout ceux de l'école des chimistes, qui ont écrit sur la physique des êtres animés, Hippocrate lui-même reconnoissent l'existence d'un fluide qui entre comme principe dans la mixtion des humeurs, & leur donne le caractère animal. » Le sang, suivant ces auteurs, se forme dans les poumons

& y contracte la couleur rouge par le mélange du chile qui y aborde, & du nitre répandu dans l'atmosphère qui s'y combine. « Le sang, suivant les mêmes auteurs, se décompose dans un grand nombre de maladies, sur-tout chez les scorbutiques, lorsque le principe de la vie s'est affoibli,

Toutes ces assertions ont été abandonnées, lorsque la doctrine de Boerhaave s'est répandue. Aucune autorité n'est capable de rappeler la science de la Médecine à une théorie si abstraite & qui exige les connoissances les plus étendues.

Troisième
PROBLÈME.

Ce fluide
est-il le prin-
cipe du mou-
vement dans
les êtres ani-
més ?

» Ce fluide est-il le principe du mou-
» vement dans les êtres animés ? La vie
» est-elle d'autant plus active, la force
» musculaire d'autant plus grande, toutes
» les fonctions d'autant plus réguliè-
» ment établies, que ces êtres sont ca-
» pables par leur organisation d'en retenir
» une plus grande quantité pour leurs
» usages ? «

Telle est l'opinion d'un très-grand nom-

bre de physiologistes. Tous ceux qui nient l'existence des esprits animaux, d'un fluide nerveux & vital, qui ne pensent point qu'aucun esprit qui seroit une sécrétion des humeurs naturelles, puisse devenir le principe de la vie ; qui jugent au contraire que le fluide nerveux, si subtil qu'on le suppose, ne se donnant point le mouvement à lui-même, a besoin qu'il lui soit communiqué, sont forcés d'admettre un fluide universel qui existe au delà des êtres animés, puisque sans ce principe d'action ils seroient livrés à un état d'inertie.

Ce seroit un champ très-vaste d'observations, que de considérer l'homme, rassemblant en lui-même par l'impulsion que ce fluide lui donne, tout ce que le spectacle de la Nature entière offre de plus imposant.

Le cœur que les anciens regardoient comme un soleil qui est suspendu au centre de la machine humaine, est en effet le foyer où s'allume le feu qui doit y entretenir la chaleur, & qui se

distribuant aux différens organes par une infinité de rayons, leur donne le mouvement, & porte la vie dans toutes les fonctions.

Les Étoiles ne réfléchissent pas une lumière plus pure, suivant l'expression même des anciens, que l'œil de l'homme dont la pensée est généreuse, & qui est agité par une grande passion.

La végétation des poils, la manière dont ils se nourrissent, & qui les a fait regarder comme des plantes; la formation de minéraux dans les grandes cavités, tels que les pierres qu'on trouve dans la vessie urinaire, dans la vésicule du fiel; la génération d'insectes de différentes espèces, & sur-tout des vers qu'on rencontre fréquemment dans l'estomac & les intestins, dans les sinus des os du crâne, ont fait supposer que la machine humaine réunit toutes les productions du globe que nous habitons.

L'explosion des Volcans qui s'annonce par les secousses que ce Globe éprouve,

n'y porte pas plus de désordre, que l'effervescence des passions n'en occasionne dans l'économie animale, lorsqu'elles sont accompagnées de convulsions.

Aussi les anciens ont-ils dit que l'homme est un petit monde; c'est la définition qu'ils en donnent.

Un spectacle également digne de fixer l'attention du Médecin observateur, est celui de l'homme, suivant dans le cours entier de sa vie, la marche de la Nature elle-même. Quelle est cette alternative d'action & de repos qui se succède dans l'espace de vingt-quatre heures? Quelle est cette difficulté plus grande de se mouvoir, lorsque l'homme est environné des ténèbres, cet état d'inertie qui le conduit au sommeil? Quel est ce sentiment de terreur, ce désordre dans les idées dont il ne peut se défendre au milieu d'une nuit obscure, sinon le témoignage qu'il se rend de l'impuissance où il est d'exister par lui-même? Le principe qui l'animoit, s'est affaibli; il va succomber à cet état; pendant quel-

ques instans. L'homme sommeille au milieu de tous les corps de la Nature ; ils sont livrés au même état de repos , le sommeil à l'égard de tous est également une sorte de destruction qu'ils éprouvent. L'homme se réveille avec eux ; il s'associe au mouvement que le même principe leur donne.

Si l'on observe les différentes époques de la vie humaine , on y reconnoît encore l'empire d'une loi générale à laquelle tous les êtres sont également soumis. Le développement des végétaux au printemps n'est pas plus rapide que l'accroissement de l'enfance. Le feu des passions dans l'adolescence , à l'âge de la force , est dévorant comme les feux de l'été. L'automne ne donne pas ses fruits avec plus d'abondance , que l'âge de maturité chez l'homme qui a exercé son génie. Le froid de l'hiver , sa stérilité est l'image des glaces de la vieillesse , de l'impuissance où est cet âge de rien produire.

Je vois également dans l'état de maladie l'homme éprouver toutes les vicissitudes auxquelles est soumis le principe

qui l'âme. Pourquoi les redoublemens des maladies très-aiguës s'annoncent-ils au déclin du jour ? Pourquoi dans les mêmes maladies est-ce aux premiers rayons du jour que les crises ont lieu le plus fréquemment, ou que les malades succombent suivant l'énergie plus ou moins grande de leur tempérament ? Pourquoi les phtisiques périssent-ils au printemps, lorsque la Nature se ranime, ou à l'automne, lorsqu'elle s'affoiblit ? Dans tous ces cas est-il possible de ne pas voir que les êtres animés sont environnés de toutes parts d'un fluide dont l'action s'exerce sur leur organisation ?

Si ce grand spectacle de l'homme puissant au sein de la Nature la faculté de vivre, le pouvoir d'exister, ne démontre pas un principe universel qui l'âme, du moins il le manifeste.

» Doit-on croire que le cerveau est un
» vaste labyrinthe, que le fluide universel
» circule dans ses anfractuosités, s'y re-
» fléchit, excite sur les fibres de cet or-

Quatrième
PROBLÈME.

Existe-t-il
une action
particulière
de ce fluide
sur le cer-
veau ?

» gane des vibrations multipliées à l'in-
 » fini , & fait naître les idées par le
 » même mécanisme qu'une main lé-
 » gere qui parcourt les touches d'un
 » clavecin , produit l'ébranlement des
 » cordes de cet instrument & les sons ?
 » Les nerfs ne sont-ils que des conduc-
 » teurs au moyen desquels ce fluide se
 » distribue à toutes les parties du corps
 » humain par des oscillations plus ou
 » moins régulières ? «

Le célèbre Astruc a développé ce système avec une très-grande sagacité ; mais quoiqu'il ne l'admette que comme un système ingénieux, cependant il observe que c'est le seul d'après lequel on explique comment il est possible d'acquiescer quelque empire sur la pensée de l'homme, de faire naître en lui des idées qu'il n'avoit pas, de diriger sa volonté. En effet, suivant cet auteur, l'échange qui se fait entre deux personnes, d'opinions analogues les unes aux autres, la sympathie des âmes, la correspondance de sensations qui soient semblables, ne

font que l'effet de vibrations dans les fibres du cerveau, qui se font dans le même temps & au même degré; c'est-à-dire, de vibrations qui sont isochrones & se mettent à l'unisson entr'elles. D'après ce système, le Philosophe verroit en quelque sorte les idées naître par l'ébranlement que produiroient sur les fibres du cerveau les objets extérieurs dont il seroit affecté, comme on entend les sons se former sur un instrument à corde par la main qui le touche. C'est Astruc lui-même qui donne cette explication du système qu'il propose.

» Existe-t-il quelque moyen extérieur
» purement mécanique, tel que le tou-
» cher ou le son, de diriger le fluide
» universel? Peut-on par une méthode
» connue rectifier ses aberrations dans la
» machine humaine? Est-il possible de lui
» donner une direction assez sûre, assez
» constante pour rétablir des oscillations
» régulières entre les principaux ressorts
» du mouvement dans les cas de ma-
» ladies graves, lorsque le désordre est

Cinquième
PROBLÈME.

Est-il pos-
sible de diri-
ger le fluide
universel?

» devenu général dans les fonctions ?
 » Quelles sont les loix de cette méthode
 » qui feroit le magnétisme animal ? «

Je n'entreprendrai point de traiter cette question. Elle appartient à la pratique de la Doctrine d'Hippocrate. Je me contenterai de faire quelques observations.

Cette méthode de traiter les maladies, quelque dénomination qu'on lui donne, n'est pas une découverte. Elle est décrite par les auteurs les plus anciens, sur-tout par ceux de l'École des Chimistes du quinzième siècle. On en retrouve des traces dans les campagnes : elle est en usage chez tous les peuples qui ne sont pas civilisés.

Les auteurs qui ont employé cette méthode, n'ont point cru qu'elle pût dispenser de remèdes administrés avec sagesse.

Si cette question étoit traitée dans les Facultés de Médecine, le seul moyen qu'on croiroit constater, je ne dis pas la supériorité de cette méthode de traitement sur celles qui sont en usage, supériorité qui n'existe pas, mais son efficacité,

écacité, ce seroit de recueillir les observations qui s'appliqueroient aux Maladies des yeux. On n'éleve aucune difficulté sur l'existence d'un fluide universel, lorsqu'il s'agit d'expliquer le mécanisme de la vision. Les loix de la réfraction qu'il éprouve dans les humeurs du globe de l'œil sont connues; on fait que ce fluide qui se réfléchit à la surface des corps, transmet jusqu'à l'ame leur forme & leur image par l'impression qu'il produit sur la rétine, par l'ébranlement qu'il occasionne sur les fibres du cerveau. Si ce fluide peut être dirigé par quelque moyen que ce soit, & devenir un instrument de curation, c'est sur-tout dans le globe de l'œil dont toutes les parties sont organisées pour lui donner un libre accès, qu'il doit produire des effets sensibles. La théorie de cet art de guérir, qui ne seroit que l'application des loix de l'optique, étant connue, il devroit être aussi facile de rendre la vue à un aveugle dans un très-grand nombre de cas, qu'il l'est de traiter toute autre maladie par les méthodes générales.

Voilà la seule expérience qu'on ne contesteroit pas.

Tous ces problèmes n'avoient eu jusqu'ici, n'auroient dû avoir dans tous les temps d'autre destination, que d'exercer les Médecins, que d'occuper le loisir des Philosophes. Cependant s'il étoit démontré qu'un fluide généralement répandu est le principe du mouvement dans les êtres animés, qu'il existe au-delà de ces êtres, la définition qu'Hippocrate en donne, cette définition si abstraite se trouveroit expliquée de nos jours dans toutes ses parties, au jugement des Physiciens assez instruits pour suivre l'enchaînement de ces problèmes.

» La Nature des êtres animés, eût dit
 » Hippocrate d'après les découvertes dont
 » j'ai rendu compte, ne peut point être
 » distinguée de leur existence même.
 » Lorsqu'on connoît la situation respective
 » des parties solides du corps humain,
 » les qualités que doivent avoir les fluides
 » qui sont contenus dans les vaisseaux,
 » les loix du mouvement par lesquelles
 » la réaction constante & alternative des

» solides sur les fluides entretient un
» ordre régulier des fonctions , on fait
» ce que c'est que la vie , quelle doit
» être l'organisation des être animés pour
» que la vie soit durable & active.

» Le principe du mouvement ou la
» Nature suffit seule à l'existence de ces
» êtres , & leur tient lieu de tout. C'est
» par lui-même , sans avoir besoin de
» faire l'essai de son pouvoir , c'est par
» ses propres forces qu'il met en jeu
» leur organisation , qu'il renouvelle
» dans tous les instans l'action des dif-
» férens ressorts qui les composent. Le
» cerveau devient l'organe de la pensée,
» le cœur celui de la circulation de toutes
» les humeurs , sans l'avoir appris de
» personne. L'estomac n'a pas besoin qu'on
» l'instruise à digérer , le bras à se mou-
» voir. Moins les êtres animés ont été
» affoiblis par l'éducation qu'ils reçoivent ,
» & plus ils conservent leur force &
» leur caractère primitifs.

» Le mouvement ou l'action qui est
» propre à chaque organe ne peut exister,

» sans que les être animés retiennent par
» leur propre force , préparent & chan-
» gent ce qui convient à leur conserva-
» tion , sans qu'ils rejettent ce qui est
» nuisible ou superflu , chacun suivant
» son espece ; c'est-à-dire , suivant la dif-
» férente organisation qui distingue les
» êtres animés les uns des autres ; ce
» qui dépend 1^o. de la loi générale de
» l'attraction qui s'exerce dans les corps
» solides en raison directe de leur masse ;
» dans les fluides en raison directe de
» l'homogénéité de leurs surfaces & de
» leur pesanteur respective , attraction
» d'après laquelle chaque humeur , telle
» que les globules du sang , de la bile ,
» de la lymphe , de la salive tendent à
» se joindre aux globules qui ont du
» rapport avec eux , à se défunir des
» globules qui leur sont contraires. 2^o.
» Ce qui dépend également de la sym-
» pathie qui est une loi propre des êtres
» animés ; c'est-à-dire , de la correspon-
» dance qui est établie entre le cerveau
» & les différents organes par le moyen

» des nerfs ; de la communication res-
» pective qui a lieu de ces organes les
» uns à l'égard des autres par le moyen
» du tissu cellulaire ; sympathie qui fait
» que le bien ou le mal qu'éprouvent
» les différentes parties du corps hu-
» main , réagit sur toutes selon la grande
» maxime que tout concourt , tout consent ,
» tout conspire dans l'économie animale.

» Le principe du mouvement n'opere
» rien immédiatement par lui-même ,
» mais par le moyen des facultés qui
» administrent tout.

» Il y a dans l'économie animale un
» seul organe de la vie duquel dépend
» toute espece de mouvement , qui est
» l'action du cerveau ; une seule faculté
» de laquelle dépend le systême géné-
» ral des affections de l'ame , qui est la
» volonté , & il y a en même-temps
» plus d'un organe de la vie qui con-
» court à entretenir le mouvement , puis-
» que l'action du cerveau cesseroit sans
» la réaction du cœur , sans le concours de
» la respiration. Il y a en même-temps plus

» d'une faculté qui fait naître les affec-
 » tions de l'ame, puisque la volonté
 » n'est mise en activité que par la réac-
 » tion des appétits physiques, & qu'elle
 » ne se manifeste que par les passions.

» C'est le principe du mouvement ou la
 » Nature qui nourrit & qui donne l'accrois-
 » sement à toutes choses.

» C'est l'action du cerveau, du cœur,
 » des poumons qui fait passer les esprits,
 » le sang, la chaleur dans les parties.

» C'est par la distribution des nerfs qui
 » sont l'organe sympathique, par l'em-
 » pire de la volonté, par l'influence des
 » passions que tout est administré. «

Cette définition donneroit sans doute
 la théorie la plus exacte de l'existence des
 êtres animés, & en particulier de l'homme.

D'après cette théorie devoit-on se
 flatter que la Nature n'auroit plus de voile,
 qu'elle se montreroit telle qu'elle est,
 qu'elle indiqueroit à chaque homme ses
 besoins, & lui suffiroit pour toutes
 choses? Devoit-on croire que tous les
 mouvemens de l'économie animale, que

les affections morales auxquelles ces mouvemens correspondent, feroient apperçus ; qu'il y auroit, fuivant que l'annonce Sauvages dans fa Nosologie, une géométrie du fentiment & des paffions dans les êtres animés, comme il y a une géométrie de la gravité & du mouvement dans les corps folides ? Je ne crains point d'affurer que cet espoir feroit vain & illufoire. Sans doute la Nature feroit dévoilée pour le Philofophe ; mais les mêmes nuages feront répandus fur les fcience ; la même obfcurité environnera la Médecine pratique dans tous les temps à l'égard des autres hommes. Avant de reconnoître la vérité, chaque génération aura dû parcourir la chaîne des erreurs que la génération précédente aura laiffées à fa fuite : elle aura dû franchir un cercle de préjugés devenus d'âge en âge plus tyranniques. Je le répète : c'eft par une obfervation lente & difficile, qu'il eft poffible de reconnoître ce que la Nature opere, ce qu'elle eft.

Deuxieme
Problème de
la Doctrine
d'Hippocrate.

Un second Problème que présente la Doctrine d'Hippocrate , qui n'appartient qu'à cette Doctrine seule , regarde les Périodes de la vie humaine.

Hippocrate considère la vie comme un cercle qu'il divise en plusieurs degrés ; c'est-à-dire en différentes époques dont l'intervalle est de sept années , & qu'il appelle les années climatériques ; époques auxquelles le tempéramment de l'homme change , ainsi que ses opinions , & qui s'annoncent par des besoins nouveaux , par une manière de sentir & de penser qui distingue chaque époque. Il fixe à 33 ans la grande année climatérique.

Cette théorie doit-elle être admise ? Est-elle fondée sur la nature des êtres animés ?

La solution de ce problème présente des difficultés d'autant plus grandes , qu'elle ne peut avoir d'autre base que l'observation. C'est en quelque sorte l'histoire de la vie humaine qu'il s'agit de parcourir.

Je vais examiner quelle est la mobilité des opinions de l'homme suivant les périodes de la vie ; quel est l'empire des préjugés ou des passions qui le gouvernent dans chaque âge ; par quels rapports du tempéramment , ainsi que des affections morales , les différens âges se correspondent , l'enfance touche en quelque sorte à la vieillesse.

J'essayerai de reconnoître si l'homme social est circonscrit , ainsi que l'assurent les Philosophes , dans un cercle d'opinions qui se combattent sans cesse , n'ayant pas le pouvoir de se concilier avec lui-même , destiné à combattre dans l'âge de maturité tout ce qui l'avoit séduit dans la jeunesse.

Je ferai voir d'après l'expérience de la Médecine , que les maladies , sous quelque dénomination qu'on les désigne , ne sont le plus souvent qu'un état naturel ; que l'accélération du mouvement ou la fièvre , est une fonction si essentielle à la conservation de la machine humaine , qu'il n'existe pas de moyen plus sûr de

réparer les désordres qui y naissent; qu'enfin on ne doit envisager les maladies dans le plus grand nombre de cas, que comme les symptômes des changemens qui s'opèrent dans le tempéramment à des intervalles plus ou moins éloignés.

La doctrine d'Hippocrate a laissé sur ces différentes questions quelques traces de la vérité; mais ces questions elles-mêmes n'ont point été approfondies jusqu'ici.

Oserai-je fixer mes regards sur l'espace de la vie? Importe-t-il au bonheur de l'homme de voir avec quelle rapidité & au milieu de quels dangers il parcourt les différens degrés de ce cercle? Combien ce tableau est digne de fixer l'attention du Médecin observateur! quel contraste il offre de force & de foiblesse, de grandeur d'âme & de pusillanimité! A quelles vicissitudes l'existence de l'homme est exposée!

Je vois l'enfant qui vient de naître,

annoncer par son agitation , par ses cris la révolution qui se fait en lui.

En effet il passe d'un fluide d'une température égale , qui lui fournissoit un aliment doux , des liqueurs de l'Amnios au milieu desquelles il étoit plongé , dans l'air dont il va être environné , & qui doit être par la suite une des causes les plus constantes de sa destruction : les organes de la respiration commencent à remplir une des fonctions les plus importantes , & qui leur étoit inconnue jusqu'alors : la circulation du sang va se frayer des routes nouvelles. Cet enfant avoit joui de la vie par les bienfaits de sa mere qui la partageoit avec lui , sans aucun effort de sa part , dans une entiere inaction , je dirois presque , suivant l'expression de Lucrece , comme les Dieux jouissent de l'immortalité. Maintenant il ne vit que par ses propres forces , & lui-même doit pourvoir à sa subsistance par le travail de la digestion. Les organes des sens sont frappés par les objets extérieurs. Combien cet état est violent !

L'air, la lumière elle-même ne sont à son égard que des corps solides, dont le choc lui est pénible, jusqu'à ce qu'il ait contracté l'habitude d'exister au milieu de ces élémens. L'organisation étant formée dans toutes ses parties, les facultés intellectuelles jouissent de toute leur action, mais la pensée ne peut se manifester par aucun signe. Chaque perception s'efface par la perception qui lui succède; ce n'est que par un apprentissage difficile, par l'effet de sensations multipliées à l'infini, que naissent les premières idées, que la mémoire s'étend, que le jugement doit se former. Au milieu de si grands obstacles auxquels cet enfant est exposé, dans les intervalles de la douleur, le sourire échappe de ses lèvres, & décele le sentiment qu'il acquiert de son existence. Voilà l'instant où l'on peut juger que son tempéramment ayant échappé aux premiers dangers, est en état de soutenir les chances qui lui restent à courir.

Quelle étonnante révolution ! par quel

pouvoir un être si foible y résistera-t-il ? Aussi les Médecins observent-ils que les efforts de la Nature à cette première époque de la vie humaine, s'annoncent fréquemment par les convulsions, & que c'est dans la première année que le plus grand nombre des enfants périt.

Une époque dont les nuances s'aperçoivent à peine, est celle où les facultés intellectuelles commencent à prendre leur essor ; ce qui arrive vers l'âge de 7 ans.

L'accroissement n'est plus aussi rapide que dans les premières années ; la nutrition se répartit avec moins d'effort sur les différentes parties ; ce sont sur-tout les viscères qui vont se fortifier ; les pulsations du cœur & des artères sont moins fréquentes, elles deviennent plus amples ; l'esprit acquiert ses dimensions ; la mémoire s'affocie à l'imagination ; on aperçoit quelques étincelles de génie & les premiers essais du jugement. Les Médecins observent que les enfants chez lesquels le développement des facultés in-

tellestuelles a été trop rapide , dévient sujets aux maladies chroniques de la peau , ainsi qu'à celles qui attaquent les organes des sens , sur-tout les yeux & les oreilles ; maladies qui dépendent le plus souvent de ce que la pensée réagit avec trop d'empire sur une constitution physique qui n'est pas assez affermie.

Aussi dit-on qu'un enfant qui a trop d'esprit , n'est pas destiné à vivre long-tems ; ce qui est conforme à l'expérience ?

Quelle révolution annonce depuis 14 jusqu'à 16 ans l'âge de la puberté !

Un sentiment d'anxiété , d'inquiétude générale s'empare de toutes les facultés de l'homme ; sa démarche est lente & incertaine ; la force musculaire l'abandonne ; toute l'activité des fonctions est suspendue. Dans cet état si pénible il s'interroge lui-même , il cherche à reconnoître les changemens qui s'opèrent en lui , il s'irrite de l'inexpérience dans laquelle il est plongé. La Nature lui auroit

révélé d'elle-même ce mystère de son existence sur lequel l'éducation qu'il a reçue a jeté un voile impénétrable. Combien est cruelle la perplexité qu'il éprouve ! La mélancolie va se répandre sur son âme, & obscurcir sa pensée. Le courage n'existe plus.

A cette époque l'homme est-il devenu un être purement physique ? Le feu des passions s'est-il éteint ? Cette révolution le menace-t-elle d'une destruction prochaine ?

Le principe de la vie va dissiper cet orage. Devenu surabondant aux besoins de la nutrition & de l'accroissement, il développe enfin une fonction nouvelle ; il porte la fécondité dans les organes de la génération ; il crée la sympathie la plus intime entre ces organes & la pensée. L'homme vient de recevoir le germe de la vie qu'il doit transmettre à d'autres êtres ; & de cet instant même il s'élève à une existence qui lui étoit inconnue jusqu'alors. Toutes ses actions ont le caractère de l'audace & de la fierté. Sa

démarche se précipite ; sa voix s'affermit ; le courage acquiert le plus grand degré d'énergie ; toutes les affections de l'ame vont se réfléchir sur sa physionomie , se trahir elles-mêmes par l'expression qu'elles lui donnent , & transmettre dans chacun de ses traits la majesté qui distingue l'homme des autres êtres animés , le caractère de la réflexion qui n'appartient qu'à lui seul.

A cette époque brillante on diroit que la création qui n'avoit été qu'ébauchée , se perfectionne. L'homme paroît s'animer pour la seconde fois.

La révolution qui arrive depuis 21 jusqu'à 23 ans , ne s'annonce le plus souvent que par un état de maladie.

Quel pouvoir l'homme vient d'acquérir à l'âge de la puberté ; mais à quels dangers l'expose la présomption que ce pouvoir inspire ! avide de connoître , il voudroit embrasser le systême de la Nature entière ; son génie ne connoît point de bornes , il est immense comme la Nature elle-même. Avide de jouir , il
n'est

n'est aucune passion qu'il ne veuille satisfaire. Son tempéramment n'est arrêté par aucun frein. L'ardeur inquiète qui le tourmente cédera-t-elle aux obstacles si foibles que l'éducation lui oppose ? L'effervescence des sens n'entraînera-t-elle pas l'âme elle-même ? Les Médecins observent à l'époque de 21 à 23 ans les maladies inflammatoires des différens viscères, surtout du poumon, qui sont très-fréquentes, l'affoiblissement des organes digestifs, les maladies aiguës de la peau, telles que la petite vérole, & en général les maladies éruptives, la phtisie dorsale, l'incapacité à toute espèce de travail.

Le plus souvent ces maladies ont été contractées dans l'espace de quelques années, depuis l'âge de la puberté jusqu'à 21 à 23 ans, & doivent être considérées comme la crise du dérangement qui est né dans les fonctions par l'effet des passions naissantes. A cette époque toutes les maladies ont en général le caractère le plus grave.

Aucune époque de la vie n'offre un
E

champ plus vaste d'observations, que celle de l'âge viril, qui commence à 28 ans.

L'homme acquiert dans les années qui succèdent à la puberté, le plus grand degré de force dont son tempérament soit susceptible. L'équilibre s'est établi d'une manière stable entre sa constitution physique qui suppose la réaction régulière des fonctions, & sa constitution morale qui consiste dans le libre exercice des facultés intellectuelles. A cette époque la Nature n'a plus aucun pouvoir à lui répartir. Si les passions ont porté l'yvresse dans ses sens, le délire dans son âme, son tempérament peut en soutenir les plus grands excès : si la Sagesse l'a guidé vers le sanctuaire des arts, lui a inspiré l'amour des sciences, son génie suffit à tous les travaux ; il n'est aucun espace de cette carrière qu'il ne puisse parcourir : si les rayons de la gloire ont embrasé son cœur, la Nature a donné à son courage toute l'énergie qui peut surmonter les plus grands dangers. La démarche de l'homme parvenu à l'âge vi-

ril, est ferme, noble & hardie : son port est majestueux. Tout annonce dit M. de Buffon, » que l'empire sur les » autres êtres lui appartient : il se foutient » droit & élevé : son attitude est celle » du commandement. Lorsque l'ame est » tranquille, toutes les parties du visage » sont dans un état de repos. Leur proportion, leur union, leur ensemble » marquent l'harmonie des pensées & » répondent au calme de l'intérieur : » lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau vivant où » les passions sont rendues avec autant » de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé » par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression devance la » volonté, nous décele & rend au dehors par des signes pathétiques les » images de nos secrètes agitations. « Cette époque est l'age de la force & du jugement.

Hippocrate fixe de 33 à 35 ans le

dernier terme de l'accroissement, ou la grande année climmatérique.

Les destins de l'homme sont alors irrévocablement fixés. Rien ne peut en changer l'ordre. Celui dont la jeunesse a été constamment exercée, chez lequel le tempérament a acquis le plus grand degré d'énergie, découvre dans la perspective le long espace de la vie qu'il doit parcourir, tandis que l'homme dont les jours se sont écoulés dans la mollesse, au sein du luxe, se voit assiégré par les maladies. Les Médecins observent à cette époque de 33 à 35 ans, les fièvres bilieuses dont le siège, les degrés & le caractère varient à l'infini, l'embarras de visceres, les fièvres malignes nerveuses, la phtisie pulmonaire si fréquente à cet âge chez les femmes, les affections scorbutiques. C'est également à cet âge que l'état de vapeurs commence à s'annoncer; maladie très-grave, dont le spasme est le caractère distinctif, dans laquelle le concours de symptômes multipliés à l'infini offre l'effrayant tableau des facultés in-

rellektuelles prêtes à se dissoudre , de l'économie animale sur le point de tomber en ruine , & qui n'existe que par les aberrations du principe de la vie.

Toutes ces Maladies naissent à l'époque de l'âge viril depuis vingt-sept à vingt-huit ans , & atteignent leur dernier degré vers trente-trois à trente-cinq ans. Elles deviennent la crise de l'affoiblissement que le tempéramment a contracté dans cet espace de quelques années , par quelque cause que ce puisse être.

L'homme est à peine parvenu à l'époque de trente-trois à trente-cinq ans , de la grande année climmatérique , qu'il tend par une dégradation insensible à déchoir du degré de force auquel il s'étoit élevé. La Nature ne fait-elle que détruire & récomposer les êtres ? Cet ordre est-il immuable ? Cette loi , cette éternelle loi est-elle la seule qui gouverne l'Univers ?

Les mêmes révolutions dans le tempéramment , ainsi que dans les affections morales se reproduisent également de

sept ans en sept ans, & accompagnent l'homme dans sa décadence jusqu'à l'extrémité de la vie. On doit y faire cette différence qui exige toute l'attention du Médecin, c'est que dans les tempéramens bien constitués, les signes qui annoncent chacune de ces révolutions, sont en quelque sorte imperceptibles, tandis qu'au contraire dans les dégradations très-marquées du tempérament, ces révolutions se distinguent par une grande intensité des Maladies.

Je n'examinerai point quels sont les phénomènes de l'âge de quarante ans. Ils ont le même enchaînement qu'à quarante-sept à quarante-huit ans. Ces derniers sont plus fortement exprimés.

Les événemens de l'époque de quarante-sept à quarante-huit ans, n'offrent qu'un spectacle de destruction chez les hommes dont la constitution s'est affoiblie par des degrés rapides.

Toute la constitution physique a changé. La sympathie qui regnoit entre les

différens organes ; cette harmonie dans leurs mouvemens respectifs qui étoit le principe de la sensibilité , ne subsiste plus ; ils réagissent les uns sur les autres sans aucun concert. Le viscere destiné à la sécrétion de la bile , s'est emparé de tous les canaux par la surabondance & le reflux de cette humeur. La correspondance qui existe entre les fonctions est foible , cede au moindre choc , & ne se maintient que par un grand travail de la machine humaine. La vie est fugitive.

Si l'on considère l'homme moral , la révolution qu'il éprouve , est plus frappante encore. Envain il cherche cette force de l'ame qui paroïssoit s'accroître par les obstacles ; cette faculté de répartir le mouvement à la moindre fibre musculaire , de le répartir suivant sa volonté ; ce pouvoir en quelque sorte magique de donner l'inflexion à sa pensée : la force s'est éloignée de lui comme l'ombre qui fuit. Son génie a disparu. Semblable à ces météores qui s'élevent au milieu de la nuit , il ne répand qu'une

lueur incertaine, qui n'a point l'éclat de la lumière. Le feu des passions s'est éteint; il vient expirer dans ses yeux qui sont encore les interprètes des émotions de l'ame; ses yeux n'expriment que le désordre de sa pensée, que le sentiment d'inquiétude dont il ne peut se défendre. Son courage jete encore quelques étincelles; combien elles sont faibles! Les nuages du désespoir se sont répandus sur son existence entière.

Cette révolution entraîne un danger d'autant plus grand qu'elle se passe en quelque sorte au delà de l'homme physique, & ne se manifeste par aucun signe apparent. Dans cet état les viscères peuvent conserver leur intégrité, chaque partie jouir du mouvement qui lui est propre, & concourir au mouvement général; mais l'équilibre a cessé dans la machine humaine. Le sentiment, l'énergie de la pensée, la vie de l'ame s'est éteinte par le seul effet de l'irrégularité des oscillations. La plupart des hommes s'accoutument à cet état de destruction, dont

ils parcourent les degrés comme par une pente naturelle, jusqu'à leur destruction totale. La confiance qu'ils ont encore dans leurs propres forces, cette illusion qui les séduit jusqu'au dernier instant, est sans doute le plus grand bienfait de la Nature à leur égard : ils touchent à l'extrémité de leur carrière. » Dans quel-
» les épaisses ténèbres, dit Lucrece, au
» milieu de quels écueils s'écoule donc
» l'espace de la vie humaine ? L'homme
» est-il conduit à sa destruction dans
» tous les instans par des degrés plus
» ou moins rapides ? Peut-il avoir cessé
» d'exister long-temps avant que de
» périr ? «

Les Médecins observent à cette époque les mêmes maladies qui se sont annoncées à l'âge de trente-trois à trent-cinq ans ; mais elles sont parvenues à leur dernier degré, & les méthodes de traitement qui jusqu'alors en avoient retardé la marche, suspendu le danger, vont devenir le plus souvent insuffisantes. Ce ne sont plus de simples embarras qu'on

rencontre dans les viscères ; tous les canaux sont obstrués. Les fièvres d'accès se terminent par l'hydropisie. Celles qu'on regarde comme putrides, malignes, nerveuses supposent la décomposition presque générale des fluides. Les coliques bilieuses ne dépendent plus d'une simple dégénérescence de la bile. A ce degré la bile ne conserve plus le caractère animal ; elle offusque tous les sens & occasionne le même état de spasme, d'ivresse, de vertige, de convulsions que produiroient les exhalaisons méphitiques. La cessation du flux périodique chez les femmes, des évacuations insensibles à des époques régulières auxquelles les hommes sont également sujets d'après les mêmes loix de l'économie animale, devient toujours funeste. Les affections scorbutiques, les engorgemens squirrheux & qui doivent dégénérer en cancer, atteignent leur dernier degré. Enfin l'état de vapeurs chez les hommes, de splen ou de maladie splénique plus particulière aux Anglois,

ne s'annonce pas seulement par le spasme, le désordre dans les idées, les convulsions ; c'est un concours de symptômes qui naissent les uns des autres, & attaquent tous les organes à la fois ; c'est le délire de l'ame que le désespoir assiège, l'entière dissolution des facultés intellectuelles, l'extravagance même de la pensée ; c'est un choc si violent de toutes les parties constitutives de l'homme, si constant qu'il n'est pas difficile au Médecin de reconnoître que les aberrations du principe de la vie sont devenues générales, que la vie elle-même va s'éteindre.

Cette époque est, suivant l'expression de l'Observateur Anglois, le pont qui est jeté sur l'abyme de l'éternité.

Je m'empresse de détourner mes regards de cette effrayante révolution.

Une époque plus satisfaisante pour les hommes généreux qui ont exercé leur génie en se consacrant aux sciences, dont le tempéramment s'est élevé à un

grand degré d'énergie par les travaux qui conviennent à chaque âge, est l'époque de la vieillesse qui commence de soixante-un à soixante-trois ans.

Aucun homme ou presque aucun ne parvient à cet âge, lorsque sa vie a été inactive, & qu'il s'est circonscrit lui-même dans les limites de la première éducation qu'il avoit reçue. Le sang a circulé avec indolence dans ses vaisseaux pendant quelques années. Jamais l'abord impétueux de ce fluide vers le cerveau ne fit violence à sa pensée, n'alluma son imagination par la perspective de la gloire, n'excita dans son cœur les élans de la sensibilité. La vie chez cet homme n'aura différé de la mort que par quelques nuances. Il a vécu d'un sommeil paisible : il mourra d'un sommeil plus profond.

La vieillesse est comme un roc escarpé où l'on ne parvient que par les plus grands efforts, où l'on ne se maintient que par la violence.

A l'époque où commence la vieillesse,

l'homme reparoît environné de toute la dignité de son être, réunissant au pouvoir de la Nature, le pouvoir de l'expérience qu'il ne doit qu'à lui-même.

Toute sa constitution physique s'est élevée à un état d'équilibre qui ne peut être dérangé que par des causes violentes. Les viscères ont perdu cette irritabilité vive & prompte, les organes cet excès de sensibilité qui exposoit l'économie animale aux défordes les plus grands. Si les fluides abondent moins en esprits, ils conservent toutes les qualités qui constituent dans chaque fluide le caractère animal. La correspondance des fonctions entr'elles, n'est point cette sympathie rapide qui rend l'homme un être passif dans la première jeunesse, également tourmenté par le plaisir ou par la douleur. C'est une harmonie solidement établie. La circulation des humeurs est lente, forte & régulière.

Si l'on considère à cette époque l'homme moral, on observe le même caractère de stabilité. Sa démarche est grave.

Toutes les affections de l'ame sont profondes & ne se manifestent au-dehors par aucun signe. La majesté du vieillard se peint dans sa physionomie : elle est sévère. Le calme qui y regne , annonce l'amour de l'ordre dont son ame est pénétrée , l'amour de l'ordre qui est le dernier de ses besoins. Le génie semble reprendre en lui une nouvelle vigueur , être rappelé à la vie. L'homme dans cet état que l'on peut regarder comme son état de perfection , n'appartient à aucune secte ; je dirois presque à aucune nation ; il ne peut appartenir qu'à lui-même.

Les Médecins distinguent à cette époque une classe particulière de maladies qui s'annoncent déjà , quoiqu'à un degré peu sensible ; telles sont les maladies très-multipliées auxquelles deviennent sujets les organes des sens ; les maladies des reins , des urethères , de la vessie , en général des voies urinaires , dont le dernier degré est la formation de la pierre ; les fièvres catharrales assez fréquemment périodiques au printems & à l'automne ,

les catharres qui ont quelquefois une marche rapide & que l'on appelle alors catharres suffocans ; les affections rhumatismales & arthritiques , le retour de ces affections dans les mois de janvier & juillet ; leur danger qui dépend toujours de l'irrégularité de ces périodes , du reflux de l'humeur arthritique sur les visceres.

Ces Maladies dépendent presque toujours de causes physiques. C'est sur-tout au retour de chaque saison qu'elles s'annoncent. Il est essentiel dans le principe d'en arrêter le progrès avec la circonspection qu'exige cet âge.

Lorsqu'on observe la marche de la vieillesse depuis 61 jusqu'à 105 ans ; qu'on peut regarder comme le dernier terme de la vie humaine , on juge qu'elle a ses années climmatériques , ses périodes de 7 ans en 7 ans ; mais chaque révolution ne s'annonce que par des nuances imperceptibles , qu'on distingue à peine de l'état de maladie.

L'homme est conduit au dernier terme de l'affoiblissement , à la mort par des dégradations lentes , ainsi qu'il étoit parvenu au plus haut degré de force par un accroissement successif. La Nature a établi des rapports qui sont exactement les mêmes , comme s'il n'étoit pas plus difficile de mourir , qu'il n'a été difficile de naître.

J'ai parcouru le cercle de la vie humaine. Les degrés en ont été marqués de sept ans en sept ans. La théorie de la doctrine d'Hippocrate sur les années climmatériques est donc une de ces vérités éternelles qui a pu être obscurcie par l'esprit de système , mais qui dans aucun siècle n'a échappé au Médecin observateur.

Combien cette théorie est simple !
Quelle lumière elle répand sur la Médecine pratique !

Je ne puis m'empêcher d'offrir Hippocrate à l'admiration , je dirois presque à la vénération des siècles.

A quel degré a-t-il donc porté l'esprit d'observation ? Comment a-t-il embrassé le système de la Nature entière ? Par quel effort de génie s'est-il élevé au-dessus de toutes les connoissances qu'on ne devoit acquérir que dans l'espace de vingt siècles ?

L'art de guérir ne doit-il donc sa certitude qu'à l'expérience seule ? Pourroit-il rejeter loin de lui le vain luxe des sciences dont il s'est environné, sans rien perdre de son évidence ? Cet art si simple dans la pratique, si compliqué dans la théorie qui le guide, ressemble-t-il au rayon de lumière qui se décompose à travers le prisme en plusieurs autres rayons dont chacun est encore la lumière elle-même ?

Tous les Médecins qui auront joui de la plus grande réputation, n'auront-ils donc eu d'autre carrière à parcourir, d'autre but de leurs recherches, que de s'élever jusqu'à la pensée d'Hippocrate ?

S'il étoit vrai que les Médecins eussent rempli cette carrière si difficile, tous

les travaux de leur art seroient épuisés.

La doctrine d'Hippocrate, telle que je viens de l'exposer, s'étayant sur l'observation, n'admettant d'autre guide que l'expérience, rappelant toutes les vérités théoriques de l'art de guérir à des notions simples sur la nature des êtres animés, peut être considérée comme ayant été depuis le siècle d'Hippocrate jusqu'à nos jours, la seule législation de la Médecine pratique chez toutes les nations de l'Europe, du moins chez les nations qui ont pu être civilisées.

C'est sans doute un avantage inappréciable de cette doctrine, que les loix n'en soient point arbitraires, qu'elle ne laisse au Médecin d'autre pouvoir, que celui de transmettre en faveur des malades les bienfaits de l'expérience qu'il a acquis. Aussi les différentes écoles qui se sont formées d'âge en âge, telles que l'école de Galien, des Arabes, des Chimistes, l'école même de Boerhaave, n'ont-elles prétendu qu'interpréter les ou-

vrages d'Hippocrate, ou que rétablir sa doctrine, lorsqu'elle étoit abandonnée ?

On doit rendre ce témoignage au plus grand nombre de Médecins, surtout aux Médecins Anglois, qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours cette doctrine au milieu des obstacles que l'empirisme & l'esprit philosophique n'ont cessé de leur opposer.

Me seroit-il permis d'observer que les Médecins Anglois ont cet avantage, qui sans doute est très-grand, de trouver dans le caractère national tout ce qui peut encourager leurs travaux par la certitude d'en obtenir le prix. L'art de guérir n'a point chez la plupart des nations de l'Europe, & sur-tout en Angleterre, la mobilité des systèmes. Il n'y est point transmis d'une classe de citoyens à une autre classe d'après l'opinion de quelques écrivains. Cet art si difficile appartient au Médecin qui s'y est exercé, & est regardé chez ces nations comme l'institution la plus utile des sociétés humaines.

Quelle est donc cette réflexion, je dirois presque, quel est ce délire d'un philosophe moderne, lorsqu'il dit : » homme sensé souffre, meurs ou guéris, » mais sur-tout ne mets point à la loterie » de la Médecine où tant de chances » sont contre toi : « Existe-t-il un homme assez sage ou plutôt assez féroce, pour se flatter qu'il franchira les périodes de la vie, sans avoir perdu un seul instant de vue le soin de son bien-être & de sa propre conservation, sans être atteint par quelque-une des causes de destruction qui naissent de l'état de société, & que les ouvrages philosophiques ont si multipliées de nos jours, sans être enfin forcé de réclamer des secours qu'il ne peut se procurer à lui-même ?

Les Médecins Anglois doivent la considération dont ils jouissent dans leur patrie à l'esprit d'observation qui les distingue. Ne pourroit-on pas dire que cet esprit est le titre qui crée l'existence sociale du Médecin, & lui assigne le rang qu'il doit obtenir parmi les hommes des-

tinés à gouverner leurs semblables ? Les Médecins Anglois doivent la réputation dont ils jouissent chez les différentes nations de l'Europe , à la stabilité de leurs opinions. Hippocrate & Sydenham , voilà quels sont les seuls législateurs qu'ils aient admis.

Je pourrois également citer parmi nous un très-grand nombre de Médecins qui doivent à cette théorie tous les succès de leur pratique , & qui n'emploient de nos jours le langage de la doctrine de Boerhaave , langage qui frappe les oreilles & n'arrive point jusqu'à l'esprit , que pour se conformer à des opinions qui dominant encore , & par une sorte de condescendance pour les malades ; mais ce sont sur-tout les ouvrages de Théophile de Bordeu qui ont rappelé dans ce siècle l'art de guérir à l'observation : c'est la réputation dont il a joui , qui a fait reconnoître tous les avantages de l'expérience sur l'esprit de système. Quelle étoit l'heureuse témérité de sa pratique dans le traitement des maladies les plus

graves, toutes les fois que la Nature avoit une marche certaine ! avec quelle sagesse il étayoit le tempéramment des malades dans les cas très difficiles où la Nature semble avoir épuisé ses ressources, & porte elle-même le désordre dans les fonctions dont il n'est plus en son pouvoir de maintenir l'harmonie.

Ce Médecin célèbre a vécu sans doute assez long-temps pour sa propre gloire ; mais il n'a point assez vécu pour opérer, ainsi qu'il l'espéroit, la plus grande révolution dans la pratique de la Médecine, en renversant tous les systèmes de l'école. Il désiroit que les asiles où les infirmités de l'homme se reproduisent sous tant de formes, fussent environnés du respect qui est dû à l'humanité souffrante, que la Médecine y fût enseignée, ainsi qu'Hippocrate en avoit donné l'exemple lui-même. Ces vues vraiment patriotiques furent applaudies, & restèrent sans exécution. On se contenta de dire, suivant l'expression consacrée, que c'étoit le délire d'un honnête homme. Ainsi les vé-

rités les plus importantes n'appartiennent point au siècle qui les voit naître. Il faut qu'elles passent dans le silence à travers les âges pour acquérir plus d'énergie & reparoître environnées de la raison qui éclaire enfin les hommes, de la nécessité qui les subjuge.

Il peut donc arriver des époques célèbres, où l'intérêt général s'élève au-dessus de toutes les considérations, & ne permet pas que l'erreur conserve aucun asile.

L'esprit de système ne sauroit découvrir en Médecine aucune question sur laquelle il ne se soit exercé. L'empirisme a épuisé de nos jours tous les moyens de surprendre la crédulité des malades. Que reste-t-il donc, si ce n'est de rappeler parmi nous un art de guérir qui soit simple dans sa théorie, & dont la pratique opere avec la plus grande activité, ou se livre à l'observation d'après la marche de la Nature, suivant le caractère & le degré de chaque Maladie.

Cet art de guérir ne sera-t-il pas la doctrine même d'Hippocrate?

APPROBATION.

J AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Examen de la Doctrine d'Hippocrate sur la Nature des êtres animés, sur les Principes du mouvement & de la vie, & sur les Périodes de la vie humaine*, par M. ELIE DE LA POTERIE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c., & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'Impression.

A PARIS ce 8 Décembre 1784.

POISSONNIER.

A BREST, de l'Imprimerie de R. MALASSIS.